Document generated on 04/19/2024 8:19 p.m.

Québec français

Sylvain Dodier, camelot. Un billet aller...

Jean Frenette

Number 109, Spring 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56357ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Frenette, J. (1998). Review of [Sylvain Dodier, camelot. Un billet aller...]. *Québec français*, (109), 105–106.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

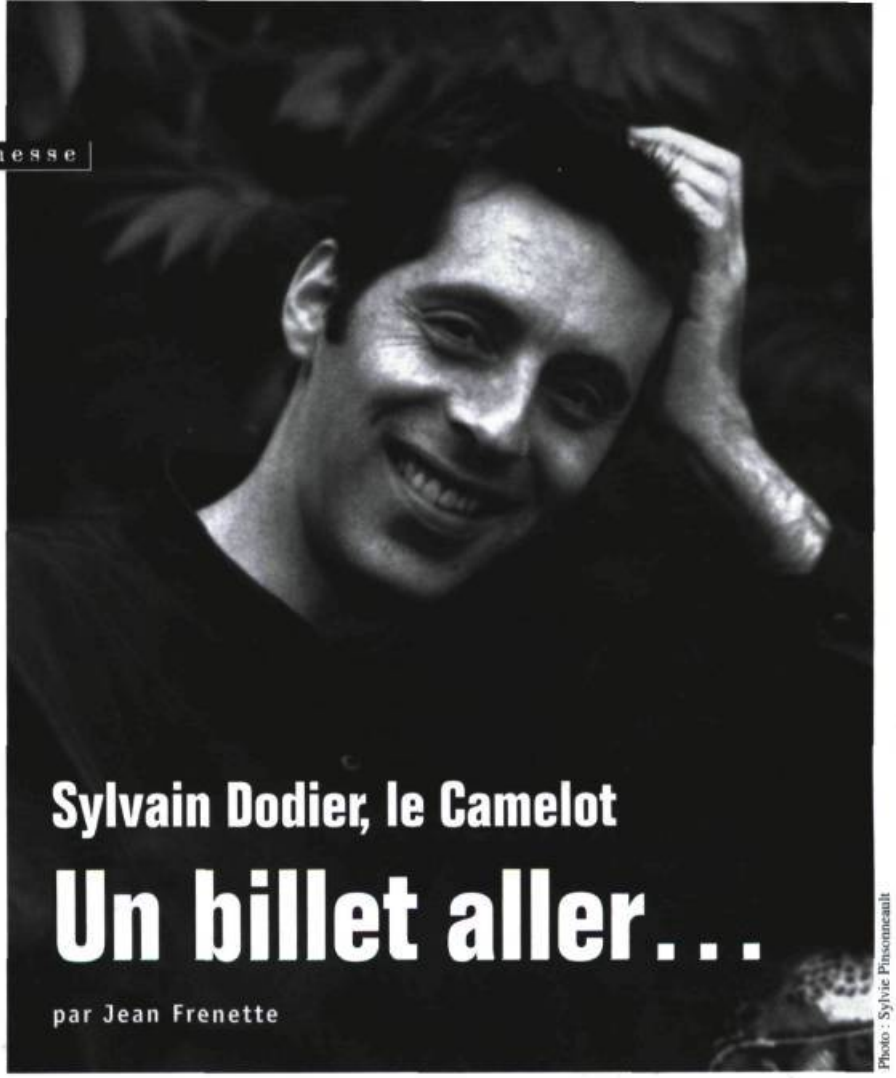
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Sylvain Dodier, le Camelot

Un billet aller...

par Jean Frenette

Photo : Sylvie Pinsonneault

Que ce soit à cause de la grisaille du temps ou encore parce que je me sens d'une surprenante légèreté, il me prend parfois l'envie de me rendre à l'aéroport le plus près et de partir. De dire simplement au guichetier que je désire un billet vers... sans terminer ma phrase. Et qu'il choisisse ma destination. Les jeunes, du moins je le crois, ont aussi cette douce folie et aiment que l'on les dirige sans qu'il n'y paraisse vers des lieux, réels ou imaginaires, qu'ils ne connaissent pas : vers un endroit où ils découvriront un nouveau monde, peut-être même leur propre monde. Depuis quelques années, un « agent de voyage » se ballade justement dans les salons du livre et dans les écoles du Québec pour leur proposer des billets « aller vers... » avec ou sans retour : Sylvain Dodier dit Le Camelot.

« En fait, la seule chose que je suis capable de faire c'est des "aller vers" », raconte Le Camelot à qui veut l'entendre. Cela fait cinq ans qu'il fait le pont entre l'imaginaire et les gens, entre la littérature et les gens. Son travail d'artiste, comme celui de tous les créateurs ajoute-t-il, est de faire transcender les gens à travers ses œuvres, à travers lui. Que découvrent-ils ? Peu importe puisque son but n'est que d'ouvrir une porte vers un univers inconnu.

Surprise !!!

Bien sûr, lorsqu'il a écrit ses deux recueils de poésie pour les jeunes, de corps ou de cœur, il a essayé de faire passer son message. Cependant, il s'est vite rendu compte que dès que les textes se retrouvaient dans les mains d'autrui, ils n'étaient manifestement plus les siens, qu'ils étaient devenus les leurs.

Il se souvient ainsi de l'un des premiers *feed-back* qu'il a eu : « Déjà quand j'ai vu les pages couvertures de mes recueils dessinées par François Escamel, j'ai eu un choc. C'est la première fois qu'on me renvoyait cette image-là de moi ». Lui qui voyait ses couvertures tout en noir, neutres...

Sur *Interdit*, le sens de la vie selon Dodier est exprimé sans détour : un pied sur un butoir d'une machine à boule et un mouvement en spirale fait ressentir toute la précarité et l'instabilité de la vie. Le doute, l'insécurité et la pensée que l'on peut mourir demain sont bien représentés. Mais attention, c'est loin d'être sombre, même que c'est éclatant de vie. Finalement, c'est un peu comme les adolescents à qui le bouquin s'adresse au premier chef : un jour, certains qu'ils peuvent changer le monde, alors que le lendemain ils ont l'impression que le monde veut les écraser.

Pour ces temps plus déprimants, Le Camelot a le remède tout indiqué : *Mon brise-déprime*. Il s'agit d'un album de photos-souvenirs des gens qu'il aime, ses amis, sa famille, son grand-père... Des gens qu'il apprécie voir lorsque ça va bien et qui le remonte lorsque ça va mal, qui brise sa déprime justement. Mais l'idée que tout peut disparaître sans avertissement reste présente.

D'ailleurs, c'est une constante chez Sylvain Dodier, il avoue penser à la mort tous les jours, tous les soirs en fait. « On ne peut pas vivre sans penser que l'on va mourir, c'est la dernière étape de la vie ». Au lit, à chaque soir, il se demande donc s'il est prêt à partir, s'il est bien avec lui-même. Si ce n'est pas le cas, il s'organise pour corriger le tir rapidement. Et c'est peut-être cette omniprésence de la mort qui l'amène à profiter autant de la vie.

Un profiteur...

S'il est maintenant le camelot le plus connu au Québec et, probablement, le poète le plus lu chez les jeunes, Sylvain Dodier le doit au hasard. Enfin, pas vraiment au hasard mais plutôt à sa capacité de saisir les opportunités, de profiter des propositions que la vie lui fait.

Le parcours de Sylvain ne le conduisait pas nécessairement à la poésie, c'est le moins que l'on puisse dire. D'abord, à douze ans, son père doit le forcer à prendre des cours d'expression dramatique pour qu'il se « déniaise ». Paraît-il qu'il n'était pas vraiment porté à prendre des billets pour aller vers... les autres. C'est alors LA rencontre avec la création, avec les émotions.

Plus tard, au cégep, il tente de s'inscrire à l'option théâtre : refus. Un échec dont il profite grandement aujourd'hui puisqu'il s'est tourné vers l'éducation spécialisée et la sexologie. Il est ainsi devenu travailleur de rue auprès, entre autres, des ados et des jeunes.

Ce travail, il le fait encore souvent lorsqu'il se promène dans les allées des salons du livre ou dans les couloirs des écoles. Les ados, ces *pushers d'émotions* comme il le dit, viennent encore le voir en toute confiance. En fait, il est un des leurs, lui qui « vend » aussi ses émotions.

Entremetteur

Distributeur « d'aller vers... », Sylvain Dodier est en fait un entremetteur. Il permet au public, surtout aux jeunes, de rencontrer les mots qui parlent de leurs émotions. Il leur apprend à dire : « Ma main se referme sur tes âneries. J'ai la mâchoire qui s'arme de béton. Mes mains aiguisent leur lame et mes épaules s'arquent. Vois-tu mes yeux rouler vers l'enfer ? Sens-tu l'odeur de ma rage ? Tais-toi. Vite » (*Interdit*, p. 35). Plutôt qu'un banal « Vas chier ! ». Et il leur apprend aussi à dire *J'aime* (*Interdit*, p. 48).

Mais, au fait, qui apprend quoi à qui ? Le Camelot est-il le porteur du message des grands vers les jeunes ou l'inverse ? L'« aller vers », ne serait-il pas plutôt un « aller-retour » entre les jeunes et le monde dit des adultes ?

Bibliographie

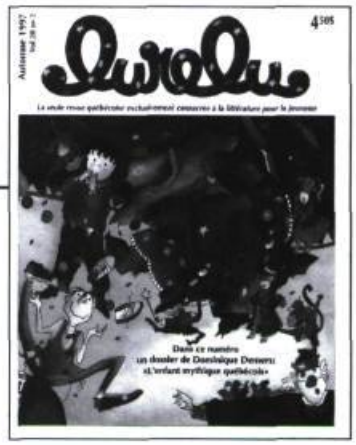
Interdit, poésie, Québec Amérique Jeunesse, 1997.

Mon brise-déprime, poésie, Québec Amérique Jeunesse, 1997.

Pages d'identités, poésie, Les Productions S.H.D., 1993.

Lurelu *vingt ans déjà !*

par Jean-Denis Côté



Lurelu, seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse [1], célèbre son vingtième anniversaire. Destinée aux adultes et non pas aux jeunes, cette revue propose une couverture critique exhaustive du livre québécois et canadien-français pour la jeunesse, en plus de présenter des dossiers approfondis, des entrevues et diverses chroniques sur cette littérature et son milieu.

À l'origine, *Lurelu* était un bulletin d'information sur la littérature de jeunesse créé par Communication-Jeunesse, organisme à but non lucratif qui fait la promotion de la lecture auprès des jeunes. Le numéro de l'hiver 1998 rend hommage aux premiers artisans de *Lurelu* et de Communication-Jeunesse. Leurs témoignages font ressortir les aléas de l'aventure dans laquelle ils se sont lancés il y a quelques années.

Si la revue vole maintenant de ses propres ailes, il n'en reste pas moins que les difficultés d'hier ressemblent à celles d'aujourd'hui. À preuve, une coupure dans la subvention du Conseil des Arts du Canada de l'ordre de 7%. Ce qui choque davantage, ce sont les recommandations du Conseil à la revue, soit le renoncement à l'exhaustivité dans le secteur des critiques et, tenez-vous bien, une mise en page plus aérée. Il importe que Lurelu conserve cette exhaustivité, car elle est le *seul* médium [2] auquel les lecteurs peuvent se référer pour savoir tout ce qui se publie dans le domaine de la littérature jeunesse. La valeur de *Lurelu* repose également sur la présence d'articles approfondis. Or, si on diminue la longueur de ceux-ci, on se retrouvera bientôt avec une revue insipide. Augmenter le nombre de pages n'est pas une solution, car cela provoquera une hausse des dépenses, alors que la subvention vient d'être réduite. Le changement que doit apporter la revue est plutôt l'intégration d'une section « mini-romans » dans la chronique « M'as-tu vu, m'as-tu lu ? », afin d'éviter les confusions. Un mini-roman n'est pas un album. Une absence d'autant plus curieuse que l'article de Suzanne Thibault dans le dernier numéro traite justement du mini-roman.

Une revue que l'on recommande à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la littérature jeunesse. Longue vie à *Lurelu* !

Notes

1. La revue *Des livres et des jeunes* a cessé de paraître à l'été 1995.
2. À l'exception des brèves notes de lecture publiées par les Services documentaires multimédia (SDM).